

IDÉES Après le quadruple attentat contre les Etats-Unis

Ismail Kadaré : « La culture n'immunise pas contre le crime »

Installé depuis 1990 à Paris, Ismail Kadaré, qui partage maintenant sa vie entre l'Albanie et la France, est un observateur attentif du mouvement du monde. Lorsque la guerre, qu'il observait dans les Balkans depuis dix ans, devient soudain une menace pour le monde entier, l'écrivain, dont Fayard publie ce mois-ci L'Envol du migrateur et le tome X de ses Œuvres complètes, porte sur les événements un jugement aigu.

Propos recueillis
par Sébastien Lapaque

LE FIGARO. - Le spectre de la guerre hantait vos derniers livres. Est-ce que vous imaginez que cette folle homicide des hommes observée dans les Balkans pouvait soudain menacer l'ensemble de la planète ?

ISMAIL KADARÉ. - Vraiment je ne l'imaginai pas. Au contraire. Quand vous êtes dans une zone géographique aussi tragique que les Balkans, vous croyez que c'est votre spécialité, même si historiquement cela ne s'est pas toujours passé comme ça. Lorsque des événements surgissent de façon aussi cruelle et inattendue, là où on l'attendait le moins dans le monde, à Manhattan, on est projeté dans une autre dimension.

Militairement ou diplomatiquement, les États-Unis

sont présents dans les Balkans, au Proche-Orient et jusqu'en Asie. Jusqu'à la veille de cette attaque terroriste, comment regardiez-vous le jeu de l'Amérique dans le monde ?

Je ne veux pas simplement vous parler de ma propre vision mais de celle de l'opinion balkanique en général : nous regardions les Américains comme une garantie. Surtout ces dernières années. Les États-Unis étaient en quelque sorte au-dessus du danger. La plupart des Balkaniques avaient une vision mythologique des Américains, créée au début du XX^e siècle, pendant la Première Guerre mondiale. Dans les Balkans embrasés, les Américains étaient au dehors, et en même temps ils jouaient un rôle d'arbitre. Les Balkaniques avaient vu toutes les armées de l'Europe, mais pas les Américains. Pour eux, les États-Unis étaient quelque chose de lointain et de supérieur. Avec le rôle joué

par les États-Unis dans le conflit en ex-Yougoslavie, la réalité s'était modifiée pour une partie des Balkans, mais pas pour les autres. Mais cette vision n'avait pas changé.

Qu'il s'agisse d'islam ou d'islamisme, le commentaire journalistique se nourrit d'hypothèses contradictoires. Sur cet islam si proche et si lointain pour l'homme occidental, quelle est votre expérience d'homme des Balkans ?

C'est une chose très connue que le musulmanisme balkanique - expression que je préfère à celle d'islam - a fait depuis longtemps l'expérience d'une tolérance qui ne se retrouve nulle part dans le monde. Il ne faut pas y chercher des raisons théologiques ou une quelconque émancipation. Cette autre vision de l'islam a découlé de la logique de la vie. Ainsi en Albanie, en Grèce, en Bosnie et en Bulgarie : le musulmanisme a été très tardif, créé après l'occupation de l'Empire ottoman, dans une zone absolument chrétienne. Ce que j'appelle la logique de la vie a permis d'accepter que dans des milliers de familles les uns sont devenus musulmans et les autres sont restés orthodoxes ou catho-

liques, sans que cela pose de problème. Voilà l'origine de cette tolérance proverbiale. Il était accepté que deux frères puissent vivre sous un même toit en pratiquant chacun son culte. Un clan familial pouvait avoir deux religions différentes. De cette manière, le musulmanisme ne s'est pas développé selon les villes ou les provinces. La frontière entre chrétiens et musulmans passait partout, elle était invisible, passait au sein des mêmes familles. Comment voir un ennemi dans son frère ou son cousin ? En Albanie, les mariages mixtes étaient une chose très courante, ils le sont restés. C'est pourquoi toutes les statistiques sont fausses : on ne peut pas savoir qui est musulman, qui est chrétien, et il faut s'attarder à chaque cas pour connaître la religion des enfants.

La violence de l'attaque sur New York a d'abord été une violence des images. Cela a dû frapper le romancier en vous. Ne faut-il pas y voir la création d'une mythologie négative ?

Cette attaque était inimaginable. De ce point de vue, elle est en effet plus proche du monde mythologique que du monde réel. Nous avons vu apparaître sur

nos écrans des images d'une autre époque, je dirais plutôt du monde antique. Ce n'étaient pas des images de notre temps. Elles nous ont rappelé qu'il y a quelque chose dans le monde qui ne change pas. Cette cruauté, cette fatalité furent irréelles, comme une page arrachée à un conte. On répétait qu'il y avait des limites à ne pas dépasser, des choses à ne pas faire. Personne ne voulait le croire. Et voilà subitement ce retour des choses incontrôlables.

Un retour ou une projection dans un avenir inouï ?

Les deux à la fois. Tous les retours dans des choses antiques sont en même temps une projection dans l'avenir. L'antiquité c'est cela : le retour du passé dans le futur.

N'avez-vous pas été frappé de voir ce monde de maîtrise technique répondre au surgissement de l'irrationnel par des prières et des accents de guerre sainte ?

Quand les choses dépassent les limites du raisonnement, tout le monde va vers les magiciens, les prières, l'invisible. C'est une réponse très naturelle.

Croyez-vous que les écrivains ont un rôle particu-

lier à jouer dans l'obscurité du temps où nous sommes ?

Je ne crois pas que les écrivains puissent jouer un rôle direct. Leurs œuvres agissent sur le très long terme. Quand la littérature veut trop vite agir, elle se sacrifie à sa tâche. Mais sur le très long terme, la littérature et plus largement la culture peuvent jouer un rôle sensible pour faire en sorte que la culture du crime et de violence ne soit pas présentée comme une culture héroïque. Des millions de gens vivent dans ce malentendu profond. Ils mélangent les deux. Derrière l'esprit du crime, ils voient l'esprit de l'héroïsme. Si la culture à un rôle à jouer, c'est d'abord de dissiper ce malentendu. Hélas, c'est souvent le contraire qui se passe, et la culture médiocre consolide le malentendu qu'elle devrait dissiper.

En novembre 2000, vous nous expliquiez que vous étiez désespéré de voir des grands crimes commis par des lettrés, des gens en contact avec la haute culture. Le curriculum vitae supposé des exécutants de l'attaque du 11 novembre 2001 ne doit pas vous rassurer.

C'est très frappant. Ça me frappait déjà beaucoup en ex-Yougoslavie, lorsqu'on a découvert qu'une grande partie des crimes étaient faits par des soldats qui deux ans auparavant étaient encore des lycéens. Comment peut-on imaginer un lycéen initié aux grands auteurs prendre un couteau et égorger des enfants ? Ça s'est pourtant passé comme ça. On assiste à la même chose avec les intégristes. Il y a parmi eux des gens instruits, des gens qui furent de jeunes idéalistes, nourris de haute culture, et soudainement complètement pervers. Il faut bien comprendre que la haute culture peut cacher un visage cruel. Il n'y a pas de crime qui marche seul, sans cette arrière-garde qui le pense et le protège, lui fournissant une justification et une sophistication. Tous les grands crimes dans le monde dissimulent une pensée criminelle.

C'est ce qui vous effraie le plus dans l'instant : loin d'être animal, ce crime est humain, monstrueusement humain ?

Il est les deux, et donc terrifiant. On ne sait pas quel est le côté le plus dangereux et quel est le plus actif.

COMMUNIQUÉ